

concertent pour ne faire entendre qu'une même voix et qui se lient et s'engagent à soutenir les intérêts communs de l'autel et du trône. Et puis qu'aujourd'hui le journalisme est une vraie puissance qui peut s'exercer pour le bien comme pour le malheur des peuples, il est très-important de l'exploiter aussi pour le triomphe de toutes les bonnes causes.

On ne peut donc que louer et approuver ceux qui, par les moyens de la presse ou autrement, préparent les populations à faire de bonnes élections et consacrent leurs connaissances, leurs talents, leurs plumes à travailler à remplir les chambres législatives d'hommes sincèrement dévoués aux intérêts religieux et civils et tout disposés à écouter la voix des évêques, quand elle se fera entendre, pour réclamer les droits sacrés et les vraies libertés de l'Eglise, quand elle signalera le danger que courent ses institutions, quand elle demandera des amendements et réformes, devenus nécessaires, pour qu'elle jouisse de tous les privilèges qui lui sont acquis.

Aussi, ne manquez-vous pas d'encourager, par tous les moyens que pourra vous suggérer la prudence, ceux qui consacrent leurs talents à promouvoir les saines doctrines et à leur procurer de puissants défenseurs, dans les assemblées législatives et ailleurs. On ne peut en effet que bénir et combler d'éloges les jeunes hommes qui mettent ainsi au service de l'Eglise leurs connaissances qui sont le fruit de leur travail et de leur application, et qui pour atteindre ce but s'exposent à des luttes acharnées et souverainement pénibles.

Tout le monde s'accorde, avec raison, à regarder ces paroles de Mgr Bourget comme une approbation formelle donnée au programme catholique, que Sa Grâce Mgr l'archevêque de Québec, Leurs Grandeurs les évêques de St. Hyacinthe et de Rimouki ont déjà explicitement désapprouvé.

Cette première et nouvelle approbation, depuis longtemps pressentie, va donner à la lutte un cachet tout particulier. Elle dépassera désormais les limites d'un diocèse et la hauteur d'une querelle paroissiale. Il s'agit, en effet, des "droits sacrés" et des "vraies libertés" de toute l'Eglise du Bas-Canada.

Le "programme," on s'en rappelle, comportait, en résumé, exactement ceci: le parti conservateur, mis en suspicion, était sommé de donner de nouveaux gages de bon vouloir envers l'Eglise ou de se retirer pour faire place à des hommes mieux inspirés. Trois évêques disent aux jeunes gens, auteurs du programme, que la chose regarde l'Episcopat et que leur manifeste n'a pas sa raison d'être. L'évêque de Montréal intervient et prend sous sa protection et programme et jeunes gens. La discussion monte, entre même dans l'Eglise et ne pourra manquer de provoquer de solennelles manifestations devenues nécessaires pour calmer et rassurer les consciences catholiques.

J. A. MOUSSEAU.

P. S.—Depuis que ce qui précède est écrit, Mgr l'Evêque de Trois-Rivières est entré en lice et prend fait et cause pour les jeunes gens du programme et l'Evêque de Montréal.

J. A. M.

COURRIER D'ONTARIO.

En 1862, les journaux signalaient à Paris l'apparition d'une brochure remarquable, en vers, portant pour titre: *La guerre des frères*. Une feuille entre autres disait de cette brochure: C'est un cri du cœur éloquent, inspiré par les luttes qui déchirent l'Amérique. La poésie ne saurait mieux faire que de prendre la parole de temps en temps, au milieu des guerres de raisonnement et des calculs politiques. Elle élève les questions, elle rentre dans son vrai rôle, qui n'est point d'amuser les loisirs dorés, mais de soutenir les grandes idées, de les venger quand elles sont méconnues. En France, quoiqu'en disent les pessimistes, le sentiment n'est point mort. Ainsi la France vit toujours forte et prospère, pendant qu'au delà de l'Atlantique, un peuple né d'hier, un peuple enfant dont on vantait sans cesse le bonheur, se déchire de ses propres mains et nous offre le spectacle de son agonie. C'est que là-bas les méchants intérêts font la loi, que les capitaux sont préférés aux droits de l'homme, qu'on aime la liberté qu'en raison de ses profits pécuniaires. Au Nord, reconnue comme le meilleur calcul, la liberté a grandi. Au Sud, les propriétaires l'ont revendiquée pour eux-mêmes, chaque jour ils la demandaient plus grande pour leur canton, pour leur Etat, et s'intitulaient fièrement démocrates; mais il leur fallait des travailleurs: ils ont patronné l'esclavage, ils se battent aujourd'hui pour son maintien et son extension. La logique, la règle de la conduite, ils la cherchent dans leur caisse! C'est là ce que flétrit, avec une généreuse indignation, M. Alfred des Essarts. Tout le monde voudra lire ses beaux vers et répètera avec lui aux Américains:

Ah! pour fraterniser, pour être unis encore,
Que n'avez-vous aimé la Poésie et l'Art!
Le feu du ciel brûla Baal avec Gomorrhe,
Et vous, vous périrez avec le dieu Dollar.

Quelle amère ironie, cette page éloquentement écrite avec tant de chaleur d'âme, de foi et de conviction, ne comporte-t-elle pas aujourd'hui! Hélas! ce n'est plus la république américaine qui, dans la rage du délire, laboure ses flancs de ses ongles ensanglantés, c'est la France, notre pauvre France! Ce n'est plus la république américaine qui est menacée d'agonie, c'est la France qui se meurt, trahie, livrée toute meurtrie dans ses chairs, par ses propres enfants!

Oui, il y a neuf ans, la situation de nos voisins, courbés sous le vent des discordes civiles, était lamentable. La république, rongée par le chancre de l'esclavage, d'une part, et par l'égoïsme des intérêts sectionnels, d'autre part, semblait destinée à s'épuiser et à s'éteindre dans son immense travail de réorganisation économique et sociale. Il n'en a rien été pourtant. Le calme s'est fait après la tempête, et aujourd'hui, en apparence du moins, les Etats-Unis se retrouvent encore en pleine voie de prospérité.

La France n'a pas à rechercher la solution du problème de

l'esclavage, mais elle en a un autre à résoudre, et dont la solution n'offre ni moins d'obstacles, ni moins de dangers. On a parlé bien souvent des anciens partis qui s'agitaient contre le régime établi. Plut au ciel qu'il n'y eût en ces jours de malheurs que des partis politiques à apaiser. Mais ce n'est plus cela; c'est maintenant la révolte de la ville contre la campagne. Paris veut détruire tout ce qui constitue la France de nos jours, pour refaire une France selon ses goûts. Pour l'ouvrier parisien, pour les cent mille hommes que Cluseret, Dombrowski et Bergeret ont pu discipliner et armer contre les troupes de Versailles, le régime économique et social de la France actuelle ne se compose que de monstruosité.

Vous savez quels sont les enseignements des socialistes sur le respect dû au droit de propriété. "La propriété, c'est le vol," a dit Proudhon. Et Proudhon a fait école. Eh bien! c'est de cet enseignement abominable que se nourrit l'intelligence de l'ouvrier parisien dans ses clubs et dans ses journaux.

Qu'entend-on aujourd'hui dans les rangs de l'insurrection? "Nous voulons la liquidation sociale."

Paris, irrité jusqu'au délire par l'inutilité de ses efforts pour arriver, depuis vingt ans, au changement qu'il rêve, veut imposer par la force son joug aux paysans. "Depuis vingt ans que tu gouvernes, que tu soutiens un régime contre lequel je me suis élevé de toutes mes forces, dit-il à la population rurale, tu n'as fait que sottises, tu as conduit la France à l'abîme; eh bien, à mon tour de gouverner, et au tien de courber la tête."

Mais le paysan ne veut pas de cette humiliation; cette solution l'épouvante. Avant tout il cherche des garanties pour sa propriété, qui est tout son bonheur et toutes ses espérances ici-bas. Le paysan hait la ville, il hait Paris, comme Paris hait le paysan; et il demande que Paris soit détruit, comme en font foi des centaines de lettres que reçoivent tous les jours les membres de l'Assemblée réunis à Versailles. Il ne s'agit plus ici de réconcilier une section du pays avec l'autre; il s'agit de réconcilier la ville avec la campagne, le faubourien avec le paysan.

••

Voilà le problème, et qui le résoudra? Qui rétablira la paix entre ces deux groupes aux instincts si divers, aux vues si opposées? A Paris, il n'y a plus de chef. Parmi les citoyens de la Commune, on a d'abord juré par Louis Blanc, puis par Assis, puis par Pyat; parmi les militaires, c'est d'abord Lullier qui a tenu le haut du pavé, puis à Lullier a succédé Bergeret, remplacé par Cluseret. Tout le monde y passe, mais personne n'y reste. Du reste, la Commune n'est point difficile dans ses choix. Elle prend tantôt un Polonais, tantôt un Français naturalisé Américain. Au sortir de la guerre avec la Prusse, elle a même élu un Prussien. Un homme est acclamé aujourd'hui, demain l'on demandera sa tête. Vous cherchiez vainement un peu de loyauté dans ces pauvres cœurs qu'anime seule une idée, idée généreuse si vous voulez, mais étroite et destructive peut-être de l'unité française, le patriotisme parisien.

Les paysans, les habitants des districts ruraux, en un mot ceux contre lesquels se soulèvent ces masses d'ouvriers parisiens, ont-ils un chef? Oui, ils en ont un, qu'ils ont élu dans vingt départements. C'est M. Thiers. Mais M. Thiers leur inspire des craintes; on redoute quelque machination, quelque désertion de sa part. On craint qu'il ne se laisse emporter par quelque sympathie secrète à faire aux rebelles de trop grandes concessions.

La situation, sans être désespérée, est donc profondément difficile, et il n'est pas improbable qu'il faille l'intervention des Prussiens pour ramener l'ordre au sein de Paris.

••

En août 1835, Alfred de Musset adressait à M. Thiers une Ode intitulée: *La loi sur la Presse*, et dans cette Ode on trouve les strophes ci-dessous, qui s'appliquent si bien aux circonstances actuelles, que l'on pourrait croire la pièce écrite il y a quinze jours:

Que la liberté sainte engendre la licence,
C'est un mal, je le sais; et de tout les fléaux
Le pire est qu'un bandit soit bâtard d'un héros.
C'est un ardent soleil que celui de la France,
Son immense clarté projette une ombre immense:
Dieu voulut qu'un grand bien fit toujours de grands maux.

Oui, c'est la vérité, le théâtre et la presse
Etalent aujourd'hui des spectacles hideux,
Et c'est en pleine rue à se boucher les yeux.
Un vil mépris de tout nous travaille sans cesse;
La muse, de nos temps, ne se fait plus prêtresse,
Mais bacchante; et le monde a dégradé ses dieux.

Oui, c'est la vérité qu'à peine émancipée,
L'intelligence humaine, hier esclave encore,
A pris à tire-d'aile un monstrueux essor.
Nos hommes ont souillé leur plus vaillante épée,
La parole, cette arme au sein de Dieu trempée,
Dont notre siècle au flanc porte la lame d'or.

Oui, c'est la vérité, la France déraisonne;
Elle donne aux badauds, comme à Lacédémone,
Le spectacle effrayant d'un esclave enivré.
C'est que nous avons bu d'un vin pur et sacré,
Et, joyeux vigneron qu'un pampre vert couronne,
Nous vendangeons encore d'un pas mal assuré.

Qu'on dise, après avoir lu ces beaux vers, écrits il y a 35 ans, que les circonstances et les événements ne se répètent point.

••

M. Alfred des Essarts écrivait une superbe brochure en vers sur la guerre civile américaine; la guerre civile française inspire à *Punch*, de Londres, des caricatures non moins remarquables dans leur genre.

L'une d'elles représente Phôtel des Ventes de Londres. Sur un piédestal, dit un journal français, se dresse la statue de la France, qui, par un geste noble et douloureux, se cache la figure dans ses deux mains et baisse le front, dans l'attitude d'une personne qui pleure: à gauche, un gavroche parisien, la tête coiffée du bonnet rouge, et le marteau du commissaire-priseur à la main, semble crier furieusement, tant sa large bouche se fend de l'une à l'autre oreille.

Et que crie-t-il? la légende l'explique: "A combien ce joli morceau?" (*that fine property*).

Autour de l'encan se pressent les prétendants, ou, si l'on aime mieux, les amateurs. C'est l'ex-empereur, qui de son oeil distraint regarde vaguement quelque part, tandis qu'il appuie la main droite sur l'épaule de son fils, jeune enfant au visage

étonné et chargé d'ennui. C'est le comte de Chambord, le duc d'Aumale et le comte de Paris, tous trois fort reconnaissables, *gentlemen corrects*, qui paraissent suivre la scène avec un vif intérêt. Tous les cinq sont debout.

Thiers est assis et montre de face l'ironique grimace de sa physionomie, qui sourit sous ses lunettes. Et enfin, à demi tourné vers la porte, en homme parfaitement sûr de son fait et que rien n'inquiète, avec sa tournure de soudard, le comte de Bismark, qui écoute avec l'air de dire: Tout cela m'est bien égal. Vous pouvez mettre tant qu'il vous plaira, enchère sur enchère, je sais bien à qui restera enfin de compte *that fine property*.

Que de tristes réflexions tout cela inspire!

C. T.

LE PAPE.

Les nouvelles de Rome nous apprennent que Pie IX, malgré ses tribulations, est plus fort et plus confiant que jamais, et qu'il oublie ses maux pour ne s'occuper que de ceux de l'Eglise et de la France. Il ne parle jamais de cette pauvre France sans être profondément ému. Un correspondant fait les remarques suivantes:

La vérité est que le Saint-Père semble n'avoir jamaï d'une meilleure santé. Je l'ai vu, il y a deux heures, se promenant dans le jardin en compagnie des cardinaux Sacconi et Bonaparte, de M. le baron Visconti et quelques prélats. Le soleil était déjà chaud comme en été, et un camier tenait au-dessus de la tête de Sa Sainteté une grande ombrelle de soie rouge. Pie IX marchait d'un pas agile, parlait tantôt avec calme, en souriant, tantôt avait le geste animé.

Arrivé dans la bibliothèque, il s'est beaucoup félicité de l'accueil magnifique qu'a reçu Mgr Franchi à Constantinople, et a dit que le Sultan lui avait su gré de donner à ce prélat la qualité d'ambassadeur.

Comme il s'informait de l'état des travaux qu'il a ordonnés à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle du Saint-Sacrement dite de Saint Pie V, il a dit:

"J'espère que l'on pourra ouvrir cette chapelle, entièrement restaurée, le 15 mai prochain.

"Quel regret aura votre peuple, a dit un des assistants, de ne pas voir Votre Sainteté présider à cette cérémonie!

"Ah! tant que ce vent soufflera, je ne sortirai point; jamaï, jamaï!" a répliqué le Pape avec force.

Et puis l'on dit que les Jésuites tiennent Pie IX en prison, que sans eux il se montrerait au peuple de Rome, bénirait les Italiens et ouvrirait les bras à Victor-Emmanuel et à Humbert! mais il n'y a pas un seul religieux de la Compagnie de Jésus au Vatican.

A propos d'Humbert, le Pape a été indigné que ce prince et sa femme aient donné, *vendredi* dernier, une représentation théâtrale au Quirinal.

"Ont-ils donc besoin de faire le péché double?" a-t-il demandé.

Quelqu'un parlant d'un fait de l'antiquité a cité deux mots de Virgile, le Pape a continué la citation et a récité une dizaine de vers de l'Enéide.

Voulez-vous que je vous dise, Pie IX me paraît l'homme le plus jeune de ceux qui l'entourent. Sa fraîcheur d'esprit, sa mémoire font l'étonnement de tout le monde. Sa conversation est pleine d'agrément, et ne fut-il pas revêtu de son auguste et saint caractère, on le rechercherait pour l'élevation et la grâce de ses qualités personnelles.

Deux mois moins deux jours nous séparent de l'événement le plus inattendu de ce siècle. Dans deux mois, Dieu donnera, dans la personne de son Vicaire, un démenti ou plutôt une exception à cet adage historique qui a cours depuis dix-huit siècles: *non videtis annos Petri*.

Nous regrettons d'apprendre la nouvelle de la mort du Dr. Pierre Boucher de la Bruère, du département de l'Agriculture et des Travaux Publics, arrivée à St. Hyacinthe le 19 du courant. M. de la Bruère avait été frappé il y a deux ou trois mois de paralysie.

La propriété de la succession Watts, située sur la Placé d'Armes de Montréal, et occupée par la Compagnie de l'Express, a été vendue le 18, par encan public et adjugée à M. Cotté de la Banque Jacques Cartier.

On nous apprend que la *Banque du Peuple* vient de faire aussi l'acquisition d'un terrain appartenant à M. H. Judah, situé sur la rue St. Jacques, et qu'elle se propose d'y ériger un magnifique bureau d'affaires. Les plans ont été faits par M. Maurice Perrault, architecte, et les soumissions pour l'ouvrage sont sur le point d'être données.

LES PROPHÉTIES.

M. Gaillardet qui n'est pas très crédule, écrivait le cinq mai au *Courrier des Etats-Unis* que si la Commune avait le temps d'exécuter les travaux qu'elle préparait, Paris serait bien près de voir se réaliser les prophéties qui annoncent sa destruction. Après avoir dit que les insurgés ont souvent menacé de brûler Paris, il ajoute:

Cette menace souvent prise par eux est devenue un véritable danger, depuis le décret rendu par la Commune sur l'initiative du général Rossel, décret ordonnant non seulement la construction de barricades formant une seconde ceinture en arrière des fortifications, mais encore l'érection de trois citadelles situées au Trocadéro, aux buttes de Montmartre et au Panthéon. Ces trois citadelles, si la Commune a le temps de les construire, exposeront Paris à une destruction presque complète. En supposant qu'elles servent uniquement à combattre les troupes versaillaises hors de Paris, l'armée régulière ne laissera pas le feu des fédérés sans réponse, et les obus pleuvront sur tous les quartiers de Paris. Mais si, comme tout semble l'indiquer, la Commune fait élever les citadelles en vue de combattre les troupes entrées dans Paris, la grande ville sera bien près de voir s'accomplir cette sinistre prophétie d'après laquelle elle est condamnée à être détruite, car les trois citadelles seront placées sur les hauteurs qui la domineront dans tous les sens.

Si on ajoute à cela le plan du père Gaillard de faire sauter Paris au moyen des tuyaux des gaz, on peut s'attendre d'un moment à l'autre à la plus terrible catastrophe qui ait jamais eu lieu.